

SYNOPSIS

Simon Agnel, jeune idéaliste, rentre au pays après avoir parcouru le monde en vain. Il y retrouve Cébès qui lui déclare sa foi en l'homme fort qu'il est devenu. Simon réalise alors qu'il n'y a d'issue que d'explorer sans limites cette force en lui.

Régicide, il devient Tête d'Or en conquérant le trône, impose un pouvoir absolu et meurt en voulant conquérir le monde.

À ses côtés, des hommes participent à cette épopée et, ainsi, se libèrent de leur joug. Parmi eux, une femme gagnera sa liberté dans sa perte. Fille du roi assassinée, elle sera déchue, soumise à la cruauté de ces hommes mais libérée des entraves de sa condition. Amoureuse, elle choisira de partager le destin de Tête d'Or.



NOTE DU REALISATEUR

Le Centre Pénitentiaire de Ploemeur est l'unique décor de cette fresque claudélienne. Les personnages sont tous incarnés par des détenus de la prison. Seule la princesse est une actrice professionnelle, Béatrice Dalle. L'histoire, la langue de Claudel, les costumes détournent ces murs de béton de leur fonction initiale ; l'enceinte devient le château du vieux roi, la citadelle aux portes du désert. Mais la population carcérale, détenus et surveillants, l'univers sonore de la prison restent omniprésents. En prison, la contrainte n'est pas choisie et chacun doit affronter sa culpabilité. Quelles issues ces hommes trouvent-ils pour échapper à ce destin ? Comme pour Claudel à 19 ans, "Tête d'Or" a représenté une issue possible, une voie qu'il ne quittera plus c'est imposée au jeune auteur, celle de l'écriture. Le temps du tournage, la porte de la prison s'est entr'ouverte. Si le détenu est « mis à l'ombre », l'acteur est mis dans la lumière. Dans ce passage de l'ombre à la lumière, chacun fait l'expérience de soi, des autres, du monde.

" Comment peut-on comprendre Tête d'Or ; il faudrait recréer cette atmosphère de prison dans laquelle nous vivions à cette époque des Taine et des Renan. Il faudrait rebâtir ce couvercle matérialiste sous lequel nous étouffions. Je ne vois qu'une issue, c'est de faire jouer Tête d'Or dans un stalag, par des prisonniers, entre des barbelés..."

Lettre de Paul Claudel à Jean-Louis Barrault (1949)



Pendant 6 semaines, j'ai partagé un premier travail d'écriture scénaristique avec les 26 détenus impliqués dans le projet. L'analyse qu'ils ont pu faire de la pensée claudélienne a été souvent déterminante dans mes choix. C'est la pensée de Claudel dans le scénario qui détermine à quel moment la fiction est la plus forte et à quel moment le contexte l'emporte. C'est parfois clairement séparé, mais parfois ça s'enchevêtre. D'un plan à l'autre, je conduis les acteurs à affirmer, à assumer, par le biais de la fiction, leur expérience carcérale ou à s'échapper dans la fiction.

Cette prison moderne est laide. Le bâtiment a été pensé de façon à ce que le détenu ne puisse avoir une vision globale mais seulement fragmentaire du lieu. Souvent, des détenus échappés ont été retrouvés parce qu'ils s'étaient perdus dans cette enceinte où ils venaient pourtant de passer plusieurs années. Le rapport aux couleurs est particulier dans cette prison en béton. Le seul élément végétal, c'est l'herbe et la terre de la cour et la dominante est le gris. Mais c'est aussi sur ces murs érodés par le vent, le sel (la mer est à 1km) que l'on trouve une gamme de couleur riche et sensible.

Le fonctionnement carcéral ne permet pas un tournage "classique". Les journées en prison sont ponctuées de micros événements qui peuvent considérablement perturber le tournage, de même que la disponibilité des détenus, l'accès aux lieux. Le tournage se réalise à l'intérieur de la prison dans les lieux accessibles et autorisés : salle commune, cellule, promenade extérieure, couloir, parloir, infirmerie, atelier, zones neutres extérieures et intérieures... Certaines zones restent totalement inaccessibles pour des raisons de sécurité : miradors, toits terrasses, circulations intérieures autour de l'enceinte. En revanche, nous avons tourné des séquences dans des lieux relativement secrets, tels que les quartiers disciplinaires ou d'isolement.

Si l'œuvre de Claudel livre un sens nouveau dans ce contexte, la prison et les détenus sont également regardés sous un nouvel éclairage, dont j'espère qu'il contribuera à alimenter, en dehors des a priori, le débat sur l'univers carcéral.

26 détenus interprètent les 26 personnages de cette fiction. Leur profil pénal est très varié. Certains sont condamnés à de longues peines, d'autres plus courtes, récidivistes ou non, de toutes nationalités et de tous âges. Pour la grande majorité, leur culture est essentiellement télévisuelle. Malgré leurs difficultés à intégrer ce langage claudélien, leur faculté d'analyse et de compréhension est souvent remarquable. C'est précisément à cet endroit qu'ils se sont approprié cette œuvre. S'ils restent des acteurs amateurs, ils véhiculent une vraie richesse, le réel de leur identité et de leur situation.

Un rôle a été confié à une actrice professionnelle, celui de la princesse. Je ne voulais pas passer par le travestissement de l'un des détenus. La femme dans l'œuvre de Claudel a une place particulière ; c'est celle qui sauve l'homme, qui le sort de ses préoccupations essentiellement matérialistes pour l'emmener dans un univers plus spirituel. Il était important que cette princesse soit une vraie femme. Cette femme est Béatrice Dalle. Dans l'inconscient collectif, elle n'est pas étrangère à cet univers des détenus. Elle a, dans ses rôles et dans sa vie, elle-même flirté avec cette limite à ne pas dépasser. Il me paraissait donc plausible qu'elle soit la princesse de cet étrange royaume.

Mais, comme les détenus, elle est inattendue dans l'univers claudélien et, comme eux, personne ne l'imagine dans ce grand rôle de répertoire. N'ayant reçu aucune formation théâtrale pour devenir actrice, elle est aussi démunie que les détenus / acteurs face à cette langue et à la contrainte de la versification claudélienne; Etant, comme eux, dans l'expérimentation et non dans la pleine démonstration de son talent, le rapport entre la professionnelle et les amateurs gagne en harmonie. Ce partage devrait nous toucher.

J'ai obtenu du Ministère de la Justice et de la Direction de l'Administration Pénitentiaire, toutes les autorisations nécessaires pour tourner dans la prison et avec les détenus volontaires. Un contrat a été signé avec chacun, concernant leur droit à l'image. Une autorisation de diffusion a été délivrée par le Ministère de la Justice qui a visionné le film pour s'assurer qu'aucun plan ne compromet la sécurité du centre pénitentiaire et qu'il ne contient aucun propos diffamatoire ou mensonger.

TETE D'OR PAR VINCENT DIEUTRE

Quoi de mieux qu'un festival pour s'obliger à redéfinir ce qu'on attend du cinéma ? Effets d'accumulation, lassitude, rumeurs, préjugés, tout concourt à remettre en cause la spécificité de l'expérience de spectateur, et, une fois la bourrasque passée, à faire le point en toute honnêteté. Que me reste-t-il de ce moment, de cette semaine de 2006 à Locarno, passée, au-delà de la douceur du lieu et des amitiés réouvertes ? Pas grand-chose, diraient les cyniques... Mais ce peu de choses, ce suc de cinéma, ce frisson qui demeure sont déjà beaucoup ; et à mes yeux fatigués, ce butin précieux, c'est « Tête d'Or », sans hésitation aucune.

Au départ, il y a un texte, une pièce de Claudel, auteur dont on sait depuis Cuny (« L'annonce faite à Marie ») et Oliveira (« Le Soulier de Satin ») le délicat défi de cinéma qu'il convoque. Déjà, une sorte de méfiance s'installe, nourrie d'expériences malheureuses, de captations laborieuses, d'adaptations maladroitement, de B.A culturelle, d'ennui. Cependant, dès les premières images, on oubliera vite les précédents hasardeux. L'objet Claudel subira un trajet inouï et les querelles de légitimité s'envoleront : le cinéma s'avance, contaminant son objet prétexte, si somptueux soit-il, le transfigurant pour en faire autre chose, quelque chose qu'on avait jamais vu. De quel droit ? le droit du sol glacé des prisons françaises, ici et maintenant, le droit du sang tout chaud de la tragédie qui reprend corps. C'est par cette opération insensée que « Tête d'Or » sidère autant. Entre d'un côté, l'ampleur du projet, son volontarisme têtu, la langue anachronique et ourlée de Claudel, et de l'autre la violence du contexte carcéral, la réticence des corps et la pauvreté matérielle, s'instaure un pacte secret, un espace-temps unique, qui font du film une expérience bouleversante à la mesure de la générosité de ceux qui l'ont fabriqué, avec rien ou presque. Un cinéma d'urgence, arraché à la complexité ivre d'une œuvre proliférante comme à la brutalité quotidienne d'un monde sans mots, sans perspectives que celle de la sortie : une grande porte bleue irrémédiablement fermée, sur laquelle le film se clôt sans merci.

Bien sûr, il y a quelqu'un derrière tout ça, Gilles Blanchard, un kamikaze du théâtre déjà rompu aux tentatives les plus ardues : amener le théâtre là où il n'est pas et ne saurait être raisonnablement, sur des plates-formes pétrolières, dans des prisons... Il n'est certes pas le premier, mais sa ténacité et son énergie forcent l'admiration. Loin d'un simple travail social ou d'une animation ponctuelle, il invite chacun à se mouiller et décrète que de ce patient labeur, ce théâtre quasi-clandestin, terminera lui, dehors, sortant par la grande porte du cinéma. Car rien n'est gagné d'avance, chacun doit dompter la langue, mangeant parfois un mot, reprenant peu à peu la maîtrise du sens, certains ne veulent pas apparaître (on les floutera), d'autres préfèrent s'appropriier la parole par la musicalité d'un rap. Et puis, on est d'abord prisonnier, théâtre ou pas, et les règles sont strictes, parfois aberrantes, et l'on doit vite savoir renoncer à un décor, à une journée de tournage, savoir faire avec. Mais on ne peut plus reculer ; c'est qu'il a bien fallu trouver une princesse, l'astre autour duquel tout « Tête d'Or » gravite ; les participants ont exigé l'impossible, une star, comme pour rendre intenable le projet de Gilles, comme pour y mettre un terme en demandant une « robe couleur de temps » : Ce serait Béatrice Dalle ou rien. Le plus fou est qu'elle a accepté. On ne le dira jamais assez, ce « Tête d'Or » est affaire de don de soi. Et si Tête d'Or (l'acteur) épouse Béatrice au bout du bout du conte, propulsant le film au rang épico-people d'actu sulfureuse, c'est tant mieux : cela risque d'être la seule promotion publique que le film puisse s'offrir. Que le Katioucha émotionnel de Claudel puisse exploser à la figure des hyènes Voici-Gala ne peut que nous réjouir. Chacun en sortira grandi.

Devant l'engagement évident du metteur en scène - réalisateur, et face à celui de Béatrice, difficile de résister, de tergiverser. Et tous se jettent dans Tête d'Or, se débarrassant peu à peu des inhibitions culturelles, sensuelles, hiérarchiques, qui cadrent d'ordinaire la vie d'un prisonnier. Le film inscrit physiquement sur le spectateur cette révélation, se permettant envers et contre tout, des fulgurances de pure beauté cinématographique.

Comme si le poids immense de la contrainte elle-même générât son double audacieux, les moments de grâce du film finissent, non seulement par en justifier, mais par en magnifier les manques : manque de temps (on se plie à la temporalité tatillonne du centre pénitentiaire), manque d'espace (géographie suffocante du confinement), humilité des costumes, improvisation technique, musicale, tout devient matière à penser, à ressentir, dès que l'on sait, après la magnifique séquence de la mort de Cebes, de quelle étrange beauté « Tête d'Or » (le film) est capable. Si, par définition, « Je n'ai rien vu à Locarno », c'est que je n'ai vu qu'elle, Béatrice, implorer grâce, puis se soumettre, offrant ses mains au bourreau d'un jour qui va la crucifier. Un plan large, au ras du sol et de quelques pauvres pâquerettes, enserme la violence sèche de son martyre, le vent sature un peu le micro et la messe en si de Bach, des images me hantent encore.

Car Gilles Blanchard ne fait pas du grand cinéma sans le savoir ; il a simplement une conscience aiguë des possibles de son projet et en joue avec conviction et modestie. Trouant son film de plages plus documentaires, il donne à voir le travail qui avance, l'appropriation du texte, les pauses, les rires parfois, la douleur et le spleen plus souvent, de ces hommes dont on ne sait ni ce dont ils se sont rendus coupables, ni pour combien de temps ils seront encore là, à scruter la grande porte bleue du monde extérieur. Quant à Béatrice Dalle, liquidant avec morgue tout malaise, toute commisération déplacée, toute arrière-pensée égrillarde, voilà qu'elle donne une leçon de staritude, de noblesse et d'élégance, à l'actorat de marché et de ce fait, me redonne confiance en l'idée de jeu, d'incarnation, de mise en danger de soi, tant mise à mal par des années de misère fictionnelle.

Sortir « Tête d'Or » sur les écrans tient de l'attentat tiers-cinéophile et l'on sait que les choses ne sont pas simples pour les OFNI (objets filmiques non-identifiés) ; mais ce qui est certain, c'est l'évidente nécessité qui règne sur le projet et qui nous éclabousse dès le pré-générique au cours duquel Blanchard fixe aux détenus (et au spectateur) les règles du jeu. La barre est placée si haut qu'elle intimide mais qu'elle attire aussi, et risque d'attirer, ceux qui attendent encore du cinéma, une aventure, une expérience inouïe, invue. Car, au-delà de la beauté nietzschéenne de la parabole théâtrale, de l'âpreté sans appel du dialogue Claudélien, ce « Tête d'or » fait implorer le modèle du théâtre filmé pour inaugurer à l'arrache un formidable documentaire en repoussé, en négatif, sur la condition carcérale. Entre les plans, entre les strophes, c'est une mise en scène physique de l'enfermement, de la contrainte des corps (si forts de leur beauté soient-ils), qui nous est tatouée sur les yeux. Un ange foucaldien passe dans le ciel métallique du centre pénitentiaire, via l'orgueilleuse beauté de Béatrice Dalle, via la splendeur du verbe reconquis. Bien des films nous sommaient de compatir, dénonçaient, « Tête d'or », mettant la prison en crise le temps d'un film, nous la faisant parcourir pour y lover le drame comme on fomenté une émeute, renoue avec le scandale originel de sa création. Scandale anachronique d'un texte réputé difficile et que prononcent des bouches indues, scandale de l'amateurisme d'un film qui n'a pas le loisir d'être bien ficelé et qui s'en moque bien, scandale d'une star borderline qui coure passionnément à sa perte, scandale des durées, des doubles peines, de l'isolement, scandale d'un roi et d'un régime qu'on renverse, d'une princesse qu'on cloue sur une planche sale, scandale d'un film qui ose ne ressembler à rien.

On a rallumé les lumières ; Béatrice défend son film comme une lionne, s'en prenant à la lâcheté des déserteurs ; et moi, scandalisé, je sais pourquoi je continue à croire au cinéma.

VINCENT DIEUTRE, Locarno, août 2006

GILLES BLANCHARD

Formé à l'École du Théâtre National de Chaillot, dirigée par Antoine Vitez, G. Blanchard se produit comme metteur en scène et acteur sur plusieurs scènes du théâtre public à Paris et en province. Il travaille également en Italie, en ex-Yougoslavie, en Allemagne, en Russie. Entre 1999 et 2004, il est artiste associé au CDDB Théâtre de Lorient dirigé par Eric Vigner. Deux rencontres déterminantes ont jalonné son parcours, le metteur en scène polonais Tadeusz Kantor et l'acteur culte japonais Tamasaburo Bando. En 2001 il passe 1 an sur une plate-forme Pétrolière en Mer du Nord où il réalise son premier film documentaire "Béatrice". "Tête d'Or" est son premier film de fiction.

FICHE TECHNIQUE ET ARTISTIQUE

Scénario	Gilles Blanchard
Réalisation et images	Gilles Blanchard
Interprétation :	Guenaël : Tête d'Or - Guillaume : Cébès - Béatrice Dalle : La Princesse Armel : Le Roi - Denis : Le Messager - Tony L. : Le jeune Messager – Carlo : Le Déserteur - Didier : Le Tribun - Abdelkebir : Le Préfet - Tony V. : L'Opposant - Patrick : Le Pédagogue - Dini : L'Homme - Cyrille : Veilleur Omer : Veilleur - Jean-Pierre : Veilleur - Cherif : Veilleur - Eddy : Cassius Antonio : Le Capitaine - Olivier : L'officier - Franck : Le Porte Drapeau Damien : Jeune soldat - Christopher : Jeune soldat - Eric : Le Chirurgien Camille Lefeuvre : La Jeune Fille Morte - Jean-Pierre : Chant - Aper : Chant Romain : Chant
Son	David Wranken
Costumes	Laurence Révillion
Maquillage	Fabienne Legoff
Montage	Gilles Blanchard
Assistante montage	Elodie Goupy
Mixage	Florent Lavallée et Dominique Fano
Avec le soutien de	Fond de Soutien Européen / Théâtre du Cap Les films de l'Astrophore / CDDB Théâtre de Lorient Conseil Régional de Bretagne / DRAC Bretagne Conseil Général du Morbihan / SPIP de Lorient Ville de Lorient / Services Pénitentiaires
Production	Bellevue production SARL

Distribution France : Pierre Grise distribution

www.pierregrise.com